



## Revanche (II)

---

N.A.G.

### 4

*Oui, Albert...*

*Non tu me déranges pas. Pourquoi me dérangerais-tu ? Je te l'ai déjà dit, Albert... À n'importe quelle heure du jour et de la nuit... Je te l'ai clairement spécifié à plusieurs reprises... Tout ce qui te passe par la tête, tu peux y aller franchement... La vie n'est pas une partie de rigolade, oui, je suis au courant...*

*Oui, Albert...*

Soul porte le combiné de sa main droite et annote une copie de sa main gauche. C'est juste un devoir de maths de Seconde, ça se corrige avec un barème immuable. Y'a pas à pinailler même si certains gamins trouveront le moyen de couper les cheveux en quatre au moment de la correction. Il n'y songe même pas pour l'instant, repose sa nuque contre le dossier du fauteuil en toile et écoute son ami et collègue, voix rauque, chevrotante et soucieuse au bout du fil. En tournant la tête il aperçoit Étienne, le nez collé à la vitre, ses pupilles comme des baguettes sur une caisse claire au rythme du ballet des Chirurgiens Bleus dans l'aquarium. Les poissons effarés donnent des coups de queue qui les propulsent à l'autre bout du bocal, on dirait des grains de poussière à ce moment-là. Étienne s'énerve passablement de ce manège. Soul se lève, attrape le vieux chat sous le ventre, le repose sur la moquette épaisse en faisant non non non avec l'index de sa main gauche.

*Oui, Albert...*

*Je dis pas que j'avais tort ou que j'avais raison, en tous cas je trouve que c'est une sage décision de ta part... Je dirais : une démarche inéluctable, si tu veux savoir...*

*Oui, Albert...*

*Tout le monde est conscient que ça va pas très fort et non Albert, personne t'en veut... On a tous à l'esprit que quelque chose est susceptible de s'emballer et de nous submerger n'importe quand... On sait ce qu'il en est des emmerdements, ne t'en fais pas... Certes, je dis pas que ton comportement ne nous a pas causé du souci, qu'on s'est pas tous regardés en chien de faïence à certaines occasions, se demandant qui allait intervenir en premier, qui allait se jeter à l'eau, mais on sait ce qu'il en est de ton caractère...*

*Oui, Albert...*

*On était prévenus, alors on peut pas dire qu'on se soit creusé la cervelle plus que ça au bout du compte...*

Étienne a reniflé quelque chose et s'agite, gratte le bas de la porte en s'arrachant la gorge, tournoie sur lui-même, se ramasse sur la moquette épaisse. Soul ouvre l'accès vers le sous-sol et suis le chat, pour voir, pour se changer les idées, fait glisser le combiné de sa main droite à sa main gauche, commence à fatiguer.

*Oui, Albert...*

*Ce n'est pas rigolo, laisse-moi te dire que je conçois parfaitement la chose... Ne rien faire du matin au soir à se disséquer la conscience, la culpabilité vissée à l'estomac tandis que tristesse et mélancolie font des ronds autour... J'imagine ça d'ici tu peux me croire...*

À peine arrivé au bas des marches, Étienne a bondi comme un jeune premier et poursuivi deux ombres au fond du sous-sol, quelques instants plus tôt accouplées. Soul sourit, légèrement horrifié en apercevant deux paires d'yeux tapies dans un coin, deux regards qui ressemblent à celui d'une adolescente violée. Deux boules de poils rondes sous lesquelles une espèce de cœur frénétique palpite. Étienne s'approche comme si de rien n'était et les met à mort en moins de trois coups de pattes. Ça hurle mollement dans le petit recoin, ça émet un couinement en pointillés, Soul parierait qu'Albert n'a rien entendu au bout du fil, il en a néanmoins le souffle coupé. Étienne tient la gueule des deux rats dans sa patte avant gauche et leur bouffe la nuque, histoire de rendre une copie propre. Il remonte les marches sans un regard pour Soul, ses deux victimes hérissées dans la pénombre du sous-sol tels deux frêles buissons d'aubépine déchiquetés par le vent.

*Oui, Albert...*

*Tout le monde ici a une pensée pour toi de temps à autre, je te rassure... Il ne se passe pas une semaine ici sans que ton prénom ne soit cité, tu peux me croire... Albert aurait fait comme ci, Albert s'y serait pris comme ça, Albert ceci Albert cela... C'en est même irritant pour un pauvre vieux comme moi, au bout du compte...*

Soul ricane dans le combiné en remontant les marches de béton nu.

*Oui, Albert...*

*Maintenant faut tenir le choc... Va falloir encaisser les coups en serrant les dents, quitte à tendre l'autre joue Albert, de toute façon qu'est-ce que tu ferais si t'étais dehors ? Tout un tas de conneries à raconter n'importe quoi et à t'enfoncer dans les emmerdements comme un épouvantail dans un champ abandonné... Nan, écoute-moi bien Albert, t'as pas vraiment d'autre choix que de me réarranger ta vie dans un ordre convenable...*

Les yeux de Soul sont tout embués de vapeur quand il arrive à l'étage – deux volées de marches raides et anguleuses, dangereuses au possible. Il jette un œil à la chambre à coucher et dans l'embrasure de la porte, distingue le dos et un morceau de l'épaule blafarde de Stéphanie, sa femme disparue en janvier dernier. Elle est tournée vers la fenêtre, il lui semble que ses genoux sont presque repliés à hauteur du menton. Serait-elle en train de pleurer ou quelque chose comme ça ? Lorsqu'il tend l'oreille, oubliant un instant Albert, ce qu'il entend ressemble plus à des paroles insensées, marmonnées à contre cœur dans un demi-sommeil. Il préfère ne pas écouter, serre les dents et poursuit jusqu'à la chambre du bébé.

*Oui Albert...*

*Bien sûr qu'on est tous derrière toi... Grands Dieux, bien sûr qu'on te soutient ! Néanmoins c'est à toi que reviendra le plus gros du travail... Tu m'entends ? Tu me comprends bien ? C'est de ta peau dont je te parle, là !*

Difficile de faire la différence entre les miaulements d'un chat enragé et les cris horrifiés d'un nourrisson. Les deux vous vrillent les oreilles de la même façon, les deux vous arrachent un bon morceau de cœur et le déposent à vos pieds. Et déjà Soul

manque de jus. Il n'a pas la présence d'esprit de lâcher le téléphone qui continue de reposer comme une fleur épineuse au creux de son oreille. Si bien que la voix poursuit ses chevrottements à l'autre bout du fil. Si bien que Soul n'a que sa main gauche de libre. S'ensuit une sorte de ballet macabre entre Étienne, Soul et le bébé dont on ne distingue que les bras violacés, tendus à l'extrême de part et d'autre du lit à barreaux, et les dix petits doigts crochus. Avec, bien sûr, Albert qui déglutit, renifle, hoquette, chiale franchement dans le téléphone. Dehors la soirée déroule un tapis de soie ocre sur le crépuscule fauve, mais personne ne s'en aperçoit. Quant à Soul, il n'en a strictement rien à foutre, concentré qu'il est sur le corps incroyablement musclé d'Étienne, bandé comme un arc avec son fils en dessous. Et quand il essaye d'attraper Étienne par la peau du cou pour le balancer contre le mur, c'est le chat et le fils qui viennent, le gamin soulevé par l'animal comme un chiffon entre ses griffes. Et Soul manque de plus en plus de jus.

## 5

Hanté par l'impossibilité, je suis assis le dos bien droit sur une chaise plastifiée, c'est un lundi matin au printemps, 9h30, un vent glacial tourbillonne derrière les fenêtres, alors je tresse un bracelet brésilien du bout des doigts. Tout ceci a la saveur d'une farce, j'en ai conscience, d'ailleurs les démons qui m'habitent sont tout simplement éclatés de rire.

Et l'ASE ricane aussi.

L'assistant socio-éducatif. C'est lui qui montre la marche à suivre, comment alterner les mailles, faire un nœud coulant et tout le tremblement. Un bonhomme rondet et pas désagréable. Une véritable ordure, oui. Un sourire de brochet. Tous les jours assis là en face de toi, à te scanner les globes oculaires et te renifler, voir si t'as pas consommé LE PRODUIT. À la fois las et en mouvement. Le parfait salopard. Une pochette rouge à la main, c'est lui qui fait le tour des chambres en comparant la taille des pans de couverture de part et d'autre des lits. C'est lui qui te laisse un mot avec ses remarques sur la feuille prévue à cet effet, épinglée sur un tableau en liège. Un type mesuré, professionnel, effroyable, sans nuances, et qui s'appelle Tony.

Mais je lui en veux pas.

Je suis assis pour un bon moment dans l'Espace Découverte et je cligne des yeux devant l'ampleur de ma tâche. Dehors, le vent ne mollit pas, arrachant des tuiles et des plaques de tôle à travers la ville.

De la sueur, je me dis, rien que de la sueur...

« De la poussière sur la rétine », je fais à Tony qui s'interroge. Je m'essuie les paupières du revers de la manche, j'observe mes doigts, mon air est parfaitement imbécile, mes deux index font des ronds au milieu des immenses plaines du temps, mes démons littéraires se tapent sur les cuisses, attrapent un fou rire. Il est clair à présent que je suis en train de tresser mon bracelet à l'envers. C'est ce que Tony finit par me lancer dans un long grincement de dents. Il se lève, tourne les talons. De la sueur, je me dis... Le vent hurle comme un loup. Tony s'en revient et m'assène un jab à la pommette.

Nous roulons, l'âme brisée de Tony et la mienne, dans un recoin humide de l'Espace Découverte. Ce malade m'arrache des touffes entières de cheveux et s'en fait des pelotes, mord dans mon blaze à pleines dents. J'entends pas les encouragements des gueules creuses autour de nous, j'entends plus les sirènes vicieuses du vent, je perçois pas d'afflux de sang nulle part, note pas les oranges et les roses dans le crépuscule de fin de monde. Un petit mètre soixante-dix de pourriture recroquevillée sous mon avant-bras, le cou qui vire au bleu Roy, la tronche révulsée avec des yeux en flammes. Je cogne pas, préfère lui poser une question : « Et tu croyais vraiment que c'était possible ? » je fais en le maudissant. « Hein Tony ? Tu rigoles ou quoi ? »

Je réfléchis, hoche la tête un moment.

« J'aimerais que tu me dises ce que tu estimes possible ici-bas, Tony... Je te le demande sérieusement... Prends ton temps, amène-moi une réponse consistante je te prie ... » Je murmure ça et puis je relâche mon avant-bras. Tony m'assène un autre jab à la mâchoire, file en rampant vers le coin lumineux de la pièce.

« Pour que tu te souviennes du mal que t'as fait autour de toi... » Il me lance, claquant son poing contre la paume de sa main. Son dos luit comme une étoile. Il s'éloigne en roulant du cul.

« Et pas seulement aujourd’hui... Nan... Pas seulement aujourd’hui... » soupire encore Tony.

Le vent s’engouffre à l’intérieur et les vitres éclatent dans un roulement de glace.

## 6

Christian n’avait pas « LOLA » gravée dans son cou à ce moment-là. Christian marchait normalement. Il travaillait pour Manitou, progressait dans l’entreprise grâce à son penchant naturel pour le conflit humain, le mépris et l’abnégation. Christian venait de divorcer et buvait trop. Christian déambulait nonchalamment dans les rues pavées de la ville après son travail, rechignait à rejoindre son studio en solitaire. Son histoire fit la une des journaux locaux. À la naissance de sa fille Lola, quelques années plus tard, son histoire refit la une des journaux locaux. Du moins c’est ce qu’il me raconte, tandis que nous attendons le tramway numéro 3 sous la pluie.

C’était un vendredi soir. Christian retira deux mille francs au distributeur Crédit Lyonnais puis regagna son domicile sans frémir. Deux merdeux l’observaient, ils enfilèrent leur capuche et le suivirent. Ils étaient cuits eux aussi, parlaient à voix basse en anglais. C’était un vendredi soir, un autre week-end glorieux s’annonçait. Christian allait se faire beau et niquerait tout ce qui bouge à Ancenis cette nuit-là. Sur le chemin, Christian décida qu’il allait s’amuser à retenir sa respiration jusque chez lui. C’était un homme chétif mais hargneux, toujours prêt à défier son amour-propre. Il voyait trente-six chandelles et ses tempes cognaient quelques minutes plus tard, lorsqu’il entreprit de déverrouiller sa porte d’entrée. Et puis un pied se glissa entre les jambes de Christian, une espèce de pied en titane qui lui broya les couilles – du 43, pourvu de chaussures de randonnées Gore-Tex à coque renforcée. Ensuite, une voix proche de son oreille déjà tailladée lui suggéra, en anglais, de fermer sa grande gueule et d’étaler gentiment les billets qui se froissaient dans la poche intérieure de son veston Manitou. Mais de fermer sa grande gueule avant tout. Christian fut incroyablement fier de comprendre ce que ces types voulaient, se rendant compte qu’il avait mésestimé jusque-là sa maîtrise de la langue de Shakespeare. Malgré tout, il refusa d’obtempérer, feignant de ne pas comprendre, boudant comme un gamin dans son coin. Il fut suriné proprement. D’une oreille à

l'autre. D'un téton à l'autre. D'un œil à l'autre. Le long de sa carotide. Il fut d'ores et déjà privé de cinq dents. Il fut amputé d'un pied. Enfin, les deux Britanniques l'invitèrent à rejoindre son balcon, l'étendirent sur le garde-fou et patientèrent en buvant de la Grimbergen. L'attente dura une bonne partie de la nuit. Tandis que nous guettons le tramway numéro 3 sous la pluie, Christian m'affirme qu'il avait l'intention de se foutre en l'air de toute façon. Il dit : à cause de toute cette merde, à cause du manque d'espoir généralisé, et aussi à cause de son incompréhension du cortex féminin.

Ce soir, il finit donc par basculer dans le vide, presque heureux. Christian fut-il encouragé dans son initiative par l'un des deux punks anglais ? La question ne fut jamais résolue au procès. Toujours est-il que la distance entre la rambarde de sécurité et le sol en béton synthétique fut estimée à 14,80 mètres. La durée de sa chute à 12,45 secondes, pour une vitesse moyenne de plus de 40 km/h. On reconnut les deux clowns responsables de leurs actes au moment des faits, et ce malgré la Grimbergen et tout ce qu'ils avaient gobé. Ils prirent cinq ans fermes. Lola naquit le jour de leur sortie de prison, ce qui excita furieusement la presse locale, ce qui désempara la ville entière, ce qui rendit Christian mélancolique à tout jamais. D'où le tatouage dans son cou.

Le samedi matin suivant sa mort certaine, Christian se réveilla avec la gueule de bois. Il se sentait groggy et ne voyait que d'un œil... Et encore... Trop vaguement conscient de l'état de son squelette collé au macadam, fou d'avoir survécu à sa chute, Christian parvint à arracher certains lambeaux de ce corps à la chaussée et les hissa jusque chez lui, les fit ramper jusqu'à son studio dans des hurlements de bête. Il versa de la vodka dans la gamelle de son chat et lapa tel un fauve enragé en attendant la mort. Néanmoins, tant de sons monstrueux avaient été répandus dans les couloirs de la résidence qu'une voisine s'était jetée sur le téléphone et avait prévenu la police. Christian ne consentit à suivre le brigadier Ducruet qu'une fois sa vodka terminée, ce qui fit sourire l'agent médusé. Le fit sourire jusqu'aux larmes.

Tandis que nous apercevons le tramway numéro 3 s'approcher sous la pluie, Christian me sort une photo aux couleurs passées, prise juste avant son opération. On y voit un œil éjecté de son orbite en effet, comme une coulée de neige pleine de boue sur sa pommette. Le visage n'est pas vraiment identifiable et le corps ressemble à

celui d'un nain écartelé. Une jambe sans pied a été strictement broyée. Christian commente le cliché avec force détails mais je ne l'écoute pas. Il trace une courbe sinusoïdale sur l'extérieure de sa jambe droite avec son index mais je regarde à peine. Je préfère l'idée. Le concept du suicide provoqué. La notion de meurtre raté. L'ironie d'une renaissance à contre-cœur, sur une guibole et demie. Je lui demande combien il a touché en dommages et intérêts, voilà ce qui m'intéresse. Christian me regarde avec suspicion et ne répond pas. Nous prenons le tramway numéro 3, et puis, plus tard, Christian s'en va vers l'ouest en claudiquant. Je m'enfonce dans la ville. Jette un œil autour de moi, m'arrête au distributeur automatique d'où je retire trois cents euros. Deux mille francs. Nantes est bourrée d'Anglais à cette saison. Je décide d'entrer dans le premier cinéma venu. Je regarde « Enter the Void ». Quand je ressors, je ne suis pas plus heureux pour autant. Simplement emplis de gratitude, de profonde reconnaissance à l'égard de l'absurdité de ce monde. Christian et moi nous rejoignons à 17h55 et retournons au centre thérapeutique, au bout de la ligne de tramway numéro 3.